

Jaurès et ses adversaires

Benoît Kermoal*

* *Doctorant à l'EHESS, enseignant en histoire au lycée Saint-Exupéry, Mantes-la-Jolie*



Dans l'article qu'il publie dans la *Revue de l'enseignement primaire et primaire supérieur* le 14 juin 1914, Jean Jaurès regrette le climat qui entoure la vie politique française ; usant d'une comparaison militaire, il écrit : « Les hommes politiques peuvent choisir leur camp et leur drapeau. Ils ne peuvent pas choisir le champ de bataille. Il est déterminé par les événements mêmes et par les opérations de l'ennemi¹. » Si l'on doit se garder de voir dans ces lignes une préfiguration du climat de violence qui a entraîné quelques semaines après leur rédaction l'assassinat de Jaurès, on ne peut qu'être frappé par la teneur des propos : le chef de file des socialistes mentionne l'amplification des haines et des polémiques qui le visent. Il montre aussi que chaque responsable politique doit réagir en fonction des adversaires et du contexte. Depuis le début de sa carrière parlementaire, Jaurès a dû faire face à un déferlement de haines ; celles-ci sont réactivées dans les semaines qui suivent le succès de la SFIO aux élections législatives de 1914. Au-delà d'une typologie des haines que nous retraçons ici à grands traits, il est important de voir comment Jaurès y réagit et comment il se positionne vis-à-vis de ses adversaires.

UNE TYPOLOGIE DES HAINES CONTRE JAURÈS

Le leader socialiste fut l'un des hommes politiques les plus haïs de la France de la Belle Époque. Les différentes formes d'hostilité à son endroit trouvent des éléments

1. Jean Jaurès, « Le champ du combat », *Revue de l'enseignement primaire et primaire supérieur*, n° 38, 14 juin 1914, p. 3 (disponible sur le site Internet de la bibliothèque Diderot de Lyon).

La Fondation Jean-Jaurès met en œuvre partout en France et tout au long de l'année 2014 de nombreuses initiatives pour commémorer le centenaire de l'assassinat de Jean Jaurès. Retrouvez chaque semaine une nouvelle note de l'auteur qui, à partir d'un article de Jean Jaurès à la même date en 1914, nous fait redécouvrir l'homme et ses idées.

Jaurès et ses adversaires

d'explication dans le contexte particulier de la III^e République, qui, en établissant de nombreuses libertés politiques, a permis l'expression de multiples opinions par la presse et par l'action des partis politiques nés dans les premières années du XX^e siècle. La presse, en particulier, se développe, et plusieurs quotidiens sont diffusés à plus de un million d'exemplaires. On trouve également des journaux illustrés qui connaissent le succès grâce aux caricatures. Périodiquement, des campagnes de presse virulentes s'en prennent aux socialistes. Une autre dimension de la presse française de l'époque tient au fait que plusieurs journaux sont dirigés par des responsables politiques : cela renforce les violentes polémiques, souvent échafaudées sur des rumeurs mensongères. De nombreux adversaires de Jaurès ne se contentent pas de s'opposer à lui dans un débat démocratique mais expriment davantage une haine profonde.

Comment peut-on haïr Jean Jaurès ? Son parcours politique est bien sûr la première raison. Jaurès est fermement républicain, et pour une partie non négligeable de la droite dans le pays ce régime n'est pas satisfaisant et il faut vite en changer pour instaurer un pouvoir plus autoritaire. Cette thématique est en particulier défendue par l'Action française de Charles Maurras (1868-1952). Chantre du nationalisme intégral, il a mis la main sur un petit mouvement monarchiste au début du siècle et il en a fait une ligue dotée d'un quotidien à partir de 1908. *L'Action française*² développe une idéologie réactionnaire qui séduit beaucoup à droite, surtout au sein d'une jeunesse nationaliste avide à la fois de revanche contre l'Allemagne et d'exploits guerriers.

Le mouvement de Maurras voit en Jaurès l'incarnation de l'ennemi par excellence : il faut s'en prendre au républicain, au socialiste et au leader du mouvement ouvrier marqué par les idéaux pacifistes. Pour les membres de l'Action française, la France a des ennemis extérieurs et des ennemis intérieurs : Jaurès est un traître qui a pactisé avec les deux. Maurras voue une haine incontrôlable à ce qu'il nomme les « quatre États confédérés », à savoir les Juifs, les protestants, les francs-maçons et les étrangers qu'il appelle « les métèques ». Selon lui, Jaurès est le fervent soutien de ces ennemis : il a aidé les Juifs lors de l'affaire Dreyfus, il a fait preuve d'attention à l'égard des protestants et des francs-maçons en participant activement au vote de la loi de 1905 sur la séparation des Églises et de l'État. Surtout, Jaurès est un traître parce qu'il sympathise avec les

2. Cette ligue expose son projet politique dans son quotidien qui porte le même nom.



Jaurès et ses adversaires

étrangers, en particulier au sein de la II^e Internationale, où il côtoie beaucoup de socialistes allemands. Le haïr, c'est en conséquence haïr la république et ses soutiens. Jaurès en est conscient et l'explique parfaitement lors d'un débat parlementaire : « Souvenez-vous que, dans notre histoire, il y a deux forces indivisibles et deux mots synonymes : contre-révolution et calomnie³ ! » Socialiste, laïc, républicain, révolutionnaire : il cumule des traits qui font de lui une cible de choix pour plusieurs responsables politiques. Ses ennemis sont nombreux à droite, mais ils ne sont pas les seuls, il a également des adversaires en provenance des rangs de la gauche.

Jean Jaurès a été un socialiste indépendant avant l'unification des socialistes en 1905. Certains le perçoivent comme trop réformiste et trop modéré. Cela lui est en particulier reproché dans le courant guesdiste, puis dans les courants révolutionnaires de la SFIO qui gravitent autour de Gustave Hervé. On l'accuse, pêle-mêle, de délaisser la lutte des classes, d'avoir trop d'ambition politique ; on le critique encore pour son mode de vie trop bourgeois et l'on caricature volontiers son appétit en faisant de lui un affameur du peuple. Le journal *La Guerre sociale*, qui regroupe les partisans d'Hervé et du syndicalisme révolutionnaire, est souvent à l'origine de telles polémiques. Ce qui frappe également lorsqu'on dresse une typologie des adversaires du leader socialiste, c'est la facilité avec laquelle les critiques de droite et les critiques de gauche mobilisent les mêmes reproches et les mêmes haines.



Quelques auteurs se sont fait une spécialité de lancer des accusations et des calomnies contre Jaurès, qui sont ensuite reprises par de nombreux adversaires du socialiste. C'est le cas de Charles Péguy et d'Urbain Gohier. Péguy, après avoir fréquenté Jaurès au temps de l'affaire Dreyfus, est de plus en plus marqué par le nationalisme chrétien. Pour lui, Jaurès est l'archétype du responsable politique qui a oublié les principes primordiaux qu'il défendait. Il s'en explique longuement dans des textes polémiques ou encore dans *Notre jeunesse*, qu'il publie en 1910. Il écrit ainsi : « Je crois Jaurès très capable de trahir tout le monde, et les traîtres mêmes⁴. »

3. Intervention de Jean Jaurès reproduite dans le *Journal officiel de la République française. Débats parlementaires. Chambre des députés* du 23 janvier 1903, p. 182 (en ligne : gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k6466655q/f14.image).

4. Charles Péguy, *Notre jeunesse*, Paris, Gallimard, coll. « Idées NRF », 1969, p. 57 [1^{re} édition : 1910].

Jaurès et ses adversaires

L'image du traître, reprise avec force en 1914, se retrouve également dans les écrits du publiciste Urbain Gohier. Journaliste et avocat, il multiplie les opinions contradictoires : à la fois dreyfusard et antisémite, socialiste et nationaliste, il se spécialise dans la haine contre Jaurès dans une série de pamphlets et d'articles qui reprennent en boucle le même argumentaire. Pour lui, le chef de file des socialistes est un traître et un parlementaire soumis aux Juifs. La presse grand public, comme *Le Matin*, lui ouvre ses portes, et il y publie de nombreux articles de plus en plus outranciers contre le socialiste grâce auxquels il connaît le succès ; et la presse de province n'hésite pas à faire appel à lui pour dénoncer Jaurès dans de longs articles.

LA DÉFENSE DE JAURÈS

On a du mal aujourd'hui à comprendre la violence réelle ou symbolique qui entoure les questions politiques sous la III^e République. L'utilisation de la violence n'est pas toujours condamnée, et cela explique, pour partie au moins, le déferlement des haines dont certains responsables politiques font les frais. Face à cela, Jaurès a adopté plusieurs comportements. Dans quelques rares cas, il a répondu à la violence par la violence. Ainsi en 1904, une polémique l'oppose au leader nationaliste Paul Déroulède, alors en exil en Espagne après avoir tenté un coup d'État en France. Le journal *l'Humanité* s'étant moqué du nationalisme intransigent de Déroulède et de son attachement à la figure de Jeanne d'Arc, celui-ci réplique par une dépêche adressée au journal dans laquelle il accuse Jaurès d'être un traître et de faire le jeu de l'étranger. Son directeur politique demande alors que l'affront soit réparé par un duel qui a lieu à la frontière franco-espagnole. Si beaucoup de proches de Jaurès ont du mal à comprendre son geste tant le duel semble attaché à des mœurs aristocratiques d'un autre temps, ce dernier le justifie par un climat de haine de plus en plus difficile à supporter. À Jules Renard, qu'il côtoie régulièrement à cette période, il explique pourquoi il a demandé réparation : « Je ne pouvais plus. Depuis quelque temps, je les sens tous là, prêts à m'insulter dans ma femme ou dans ma fille. Je reçois des lettres d'ordures. Je sens grimper les limaces. Je me sens couvrir de crachats. Je veux arrêter cela par un geste ridicule mais nécessaire. Je ne veux pas qu'on se croie tout permis [...] ⁵. »

5. Jean Jaurès à Jules Renard, cité par Max Gallo, *Le Grand Jaurès*, Paris, Robert Laffont, 1984, p. 447.



Jaurès et ses adversaires

Une telle attitude reste une exception. D'habitude, Jaurès rétorque par la parole et par l'écrit. Il souhaite convaincre par la raison et l'esprit critique. Il utilise aussi régulièrement l'humour et l'ironie pour riposter. Ainsi, lors de la campagne pour les élections législatives d'avril et mai 1914, une de ses cibles de prédilection a été Aristide Briand, l'ancien socialiste dont il avait été très proche. En revanche, il se refuse, en particulier lorsque cela concerne d'anciennes relations, à répondre aux critiques par la haine et la violence. Il veut davantage convaincre l'adversaire. C'est lors des réunions publiques ou dans les débats parlementaires qu'il montre toute sa force de conviction à combattre de façon argumentée ses adversaires⁶. En refusant de répondre à des critiques acerbes par une argumentation qui serait trop marquée par les passions politiques, il souhaite avant tout créer les conditions d'un réel débat démocratique. Mais, durant les semaines qui précèdent le déclenchement de la Première Guerre mondiale, les haines contre Jaurès se font plus virulentes, et le tribun socialiste a bien du mal à se faire entendre d'adversaires qui ne semblent plus capables de raisonnement.

LES ADVERSAIRES DE JAURÈS EN 1914

Le climat de 1914 engendre une augmentation des sentiments haineux contre Jaurès. S'il a réussi à convaincre de plus en plus de socialistes qu'il est le chef de file incontesté de la SFIO, son action en faveur de la paix lui a attiré de nombreuses critiques des nationalistes. On lui reproche depuis plusieurs années son antipatriotisme et son antimilitarisme, alors qu'il n'a de cesse de revendiquer son attachement à la patrie et à la défense nationale. Par ses articles et par ses interventions dans le débat public, il cherche encore à convaincre qu'on peut être pacifiste et patriote et qu'il faut tout faire pour éviter un dérapage qui entraînerait un embrasement du continent européen. Mais la voix de la raison qu'il espère incarner a de plus en plus de mal à se faire entendre. En juin et en juillet 1914, le débat sur la réforme fiscale trouve son aboutissement dans la loi sur l'impôt sur le revenu. Jaurès a été un fervent partisan de la mise en place de ce système et, pour cela, il est la cible de toute une campagne de presse hostile. Le leader socialiste accumule les haines sur sa personne, et même s'il ne ménage pas sa peine pour



6. Nous reviendrons dans la « Note Jaurès » n° 22 sur Jaurès orateur.

Jaurès et ses adversaires

améliorer la condition des Français et pour éviter qu'une guerre éclate, il n'arrive pas à faire face à l'hostilité grandissante d'une part importante de l'opinion. Dans la presse, on voit alors apparaître des mises en garde ainsi que des appels au meurtre à peine déguisés. *L'Action française* du 23 juillet évoque en une « Sa majesté le revolver », et bien que ce titre concerne le procès de Mme Caillaux, qui s'ouvre au même moment, on trouve dans les pages intérieures une illustration de ce climat délétère : « Nous ne voudrions déterminer personne à l'assassinat politique. Mais que M. Jean Jaurès soit pris de tremblement⁷ ! » Durant cette période, Jaurès a accepté avec courage d'être l'objet de haines de plus en plus vives. Ainsi, lors de son dernier discours, à Bruxelles, le 29 juillet 1914, il explique savoir que beaucoup de Français ne ressentent que de la haine pour lui, mais il précise agir en se sacrifiant pour défendre la paix. Parce qu'il est persuadé que l'action pour la paix est à ce moment-là la seule issue possible, il accepte de porter toute la haine des nationalistes. Face aux adversaires et aux haines qui lui coûteront la vie quelques semaines plus tard, Jaurès a choisi définitivement, pour reprendre le titre de son article, « le champ du combat » pour la paix.

Pour aller plus loin

Nous conseillons d'abord les biographies déjà signalées dans les notes précédentes, car elles mentionnent toutes, à des degrés divers, les haines des adversaires de Jaurès.

En ce qui concerne plus largement le rôle des haines et de la violence dans la vie politique de l'époque :

- Thomas Bouchet, *Noms d'oiseaux. L'insulte en politique de la Restauration à nos jours*, Paris, Stock, coll. « Essais et documents », 2010 (un site Internet, déclinaison de cet ouvrage, peut également être consulté, car Jaurès est souvent évoqué : passerelle-production.u-bourgogne.fr/web/atip_insulte/).

Sur le mouvement de l'Action française :

- Eugen Weber, *L'Action française*, Paris, Fayard, 1985.



7. « Revue de la presse », *L'Action française*, 23 juillet 1914, p. 3 (en ligne : gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k758425n/f3.image.langFR).